



Extraits de Albert Londres, « Câbles et reportages »

Publiés aux éditions arléa, janvier 2010

Exposition Le Front d'Orient.

14 - 19, les soldats oubliés

Musée d'Histoire de Marseille,

14 novembre 2014 - 17 mai 2015

Sous le soleil

Pointe d'Europe, mai 1915

[...] Voilà ceux qui, sous le coup de massue du soleil, vont accomplir la grande œuvre d'Orient.

Ah ! Oui le soleil. Est-ce ceux qui ne sont pas ici connaissent le soleil !

Quand on subi quelque chose d'intense, on s'imagine que ni vous, ni d'autres n'en ont jamais supporté autant... Il n'attend pas midi, le soleil, pour vous frapper sur la tête. Dès neuf heures du matin, il descend. « Descend » est le terme qu'il faut.

On croirait que, tout en le chauffant, il compresse l'air et que l'air et lui vont finir par vous écraser.

C'est lui, plus que les chocs du combat, qui commence à creuser ce sillon sous les yeux de chacun, c'est lui qui vous cloue un homme en plein champs, debout, et qui lui fait dire : « Je me f... de la balle, il fait trop chaud », c'est lui qui fait crier « J'ai soif » aux blessés. [...]

Parmi des héros épuisés

Prilep, novembre 1915

[...] C'est une petite salle où vingt hommes sont réunis attendant le train de Salonique. Ce sont des officiers et des fonctionnaires guettant le journal et l'arrivant. Un qui parle français traduit toutes les nouvelles puis ils se regardent, ils restent sans parler. Un joueur de guzla dans le fond de la salle fait pleurer son instrument.

Dans les plus tristes moments, il a toujours une chanson dans les maisons ou les montagnes serbes, et cette chanson vous ouvre le cœur pour y déposer la pitié.

Lugubre la nuit, sinistre le jour. Les magasins ne sont pas rouverts. Dans le quartier bulgare tout est fermé à la barre de fer. Seule une boutique n'est pas close et, dedans, seul travaille un homme. La boutique contient des couteaux et l'homme en fait sans arrêt.

Voilà trente jours que Monastir ne communique plus ni avec le quartier général, ni

avec le gouvernement.

Là, sous le commandement du colonel Vassich ce qui reste d'une division - il ne faut plus dire quand il s'agit de la Serbie : un pays, une division, un homme, mais, ce qui reste d'un pays, ce qui reste d'une division, ce qui reste d'un homme – ce qui reste d'une division ayant trouvé le plus sûr moyen de venir en aide à la Patrie qui étouffe s'efforce, au milieu du sang et de la faim, à rejoindre les troupes françaises.

Isolée, sans soutien cette petite armée a résisté à Babouna jusqu'à la mort. [...]

Quatre ans la Serbie a résisté debout, maintenant elle résiste couchée. [...]

C'est loin de la France, Babouna. Vous comprendrez mieux le salut qu'il faut faire à cette division quand vous saurez qu'un contre quatre, sans autre ravitaillement que du pain, d'autres chaussures que des sandales, épuisée – excepté pour se battre - perdue du reste du pays, l'armée du colonel Vassich, au milieu des balles s'est dressée sur une montagne pour tendre fermement une main presque froide à l'armée française dont elle entend tout près la voix libératrice des canons.[...]

Le Petit Journal, 30 novembre 1915

Sarrail au milieu de ses troupes

Salonique, mai 1916

- Moi, disait un jour le général Sarrail, je n'ai pas de revue sur la conscience, je sais trop ce que c'est que l'astiquage des boutons.

Si le général ne fait pas aligner ses hommes pour leur mesurer la longueur des poils, en revanche il prend son auto et s'en va leur adresser la parole au hasard des chemins et des champs.

Ce matin à cinq heures, il quittait son quartier pour la route de Sérès. Je l'ai rencontré.

Sarrail est de haute taille, il ne se redresse pas, il est fin de silhouette et de traits. Ses cheveux sont gris perle et frisent en l'air. Ses yeux sont bleus, son regard vif. Quand il se tient dans une attitude familière il a les mains dans ses poches ; à l'abord, il est d'allure réservée, il n'appelle pas l'expansion et l'on n'est pas son ami parce qu'on le lui dit.

En revanche, quand on l'est, on n'a pas besoin de le lui dire.

Il est froid, clair, entier dans son coup d'œil. Son coup d'œil lancé, son but saisi, il se décide et quand il a décidé, résolument l'œuvre commence.

Elle va, silencieuse et tenace. Une fois son esprit fixé, ce qui lui importe c'est ce qu'il fait, non ce que l'on pense de ce qu'il fait. On peut venir lui dire : « Voilà ce qu'il faudrait faire » il ne répondra pas que c'est ce qu'il fait, il se contentera de vous dire : « Avez-vous fait un bon voyage ? » Quand il a voulu, c'est dit. Son œuvre se poursuit, calme, méthodique, sûre, tout y collabore. Petites choses, vous n'êtes plus petites dès que vous êtes apparentées, de loin ou de près, au résultat total. Le chef se penche sur vous, vous regarde, vous retourne comme si vous aviez une grande importance.

Chaque pensée, chaque acte, chaque geste est un apport quotidien à la somme qu'il doit amasser et la journée qui vient ajoutera à la journée précédente, car il ne se fie

pas à l'intensité de la dernière heure.

Persévérant et volontaire, de l'aube à la nuit et pendant la nuit aussi il laboure son champ ; sa charrue grince parfois sur les pierres et dévie, quand elle grince, il la laisse grincer, quand elle dévie, il la repose à côté et... hue ! Les bœufs !

Il était bien maintenant cinq heures vingt. L'auto filait son fanion claquant. Les soldats, sur le bord de la route, soit qu'ils se rasent, ou quoi qu'ils fassent, tendaient la tête ; comme ils ne voyaient pas distinctement, on comprenait à leur façon de regarder qu'ils se disaient : « Qu'est-ce que c'est encore que celui-là ? » Ceux qui devinaient saluaient, ceux qui ne devinaient pas, après un temps d'arrêt, reprenaient placidement le raclage de leurs joues.

Les kilomètres passaient. Les enfants grecs se rangeaient militairement, les enfants grecs aiment beaucoup les gestes militaires, ils se mettent au garde-à-vous, portent la main à leur cheveux, suivent les armées.

Et des régiments avançaient sur la route.

Sarrail faisait arrêter sa voiture, descendait. Il était ce matin d'humeur rose. Il avait les mains dans ses poches et la grâce sur la figure. Par contre quand vous le voyez absorbé et qu'il élève la voix et qu'il devient rouge, il vaut mieux attendre et repasser un autre jour. Mais aujourd'hui tout va. Il regarde ses soldats :

- Ça tire ?

- Ça tire un peu.

Il remonte dans sa voiture.

- Ah ! Mais ! Fait-il, voilà qu'ils me cassent des arbres, pas de ça ! Moi je suis méridional, je sais trop avec quelle peine il repoussent. Il ne faut pas non plus qu'ils n'abîment les tombes des Grecs. Je vais leur dire ça », dit-il

toujours de son humeur rose. Il descend et il rencontre le général commandant la division et lui dit en lui serrant la main :

- Il faut leur dire qu'ils ne coupent pas les arbres, c'est trop long à repousser, et qu'ils fassent aussi attention aux tombes.

Trois officiers passent à cheval. Il redescend.

Corfou, mars 1916

Ils étaient trois petits chalutiers qui partaient faire leur devoir. J'étais sur le premier, la Ginette, qui était le second, sauta, le troisième suivait.

Dans tous les lieux de mer hantés par les sous-marins, les chasses sont continuelles. L'armée serbe est prête, les Allemands ne l'ignorent pas, et leurs corsaires ont reçu la mission de la guetter au passage et de la couler.

Il était deux heures de l'après-midi quand, par une de ces journées de printemps oriental, si douces que l'atmosphère semble être de soie, sur une de ces mers si calmes que l'on avait envie de marcher dessus, les trois petits chalutiers, qui depuis midi attendaient à la sortie du port, levèrent l'ancre et, sans siffler, se touchant presque, comme trois petits frères, s'en allèrent ensemble vers le large.

Le long de la promenade, appuyés sur la rampe de fer, des officiers alliés nous faisaient gaiement des signes d'adieu – plutôt d'au revoir – car pourquoi voudriez-vous que ces chalutiers si mignons, partant sur une mer si tendre, ne revinssent pas tous trois ?

Nous allions lentement, tellement lentement que nous n'avions pas au regard la sensation que Corfou diminuait derrière nous. Que c'est joli Corfou ! On dirait Monaco avec son rocher. Quel temps ! Qu'il est doux de vivre par ici ! Il pouvait bien être deux heures et demie à ce moment.

Deux grands transports étaient partis quelques moments avant nous, le premier pour Bizerte, le second pour Marseille.

Nous passâmes devant, franchîmes le barrage et, se conformant à leur rôle, les chalutiers chasseurs voguèrent par le milieu de la mer entre les côtes d'Épire et celles de Corfou.

– Quelle nuit nous aurons ! dit le commandant, elle sera trop belle.

– Trop belle ?

– Pour les sous-marins.

Quelle nuit nous avons eue !

Trois heures, quatre heures, puis cinq heures. Les chalutiers ne se lâchent pas, ils se suivent avec fidélité, ils ont

l'air de s'aimer, c'en est touchant !

Et tous les trois nous continuions. Nous avions déjà perdu Corfou, nous nous étions rapprochés des côtes d'Épire.

Un cri éclate :

– La Ginette saute !

J'étais assis contre la cheminée dans le sens opposé à la Ginette, je me lève brusquement, je cours face où elle était.

– Où est la Ginette ? criai-je à mon tour.

J'entendis le commandant qui ordonnait d'une voix calme :

– Poste de combat, ceintures de sauvetage, feu à mille mètres !

Mais où est donc la Ginette ? Après le cri, j'ai mis trois secondes pour sauter de ma place là où je devais la voir. Où

est la Ginette ? Est-ce cette légère fumée entre nous deux, à vingt mètres de notre bord ?

– Canots à la mer pour secours, crie le commandant.

Deux canots sont jetés à l'eau.

Où est la Ginette ? La légère fumée qui était près de nous commence à se dissiper.

Je comprends que c'est tout ce qui nous restait d'elle et la voici elle-même qui s'en va. Rien sur la mer, rien, pas un morceau de bois.

A-t-elle même été réellement entrouverte, la mer ? C'est, sur le coup, à confondre la raison : je suis arrivé trois secondes après et je n'ai rien vu de la mer que son air tendre.

– Envoyez un sans-fil à l'escadre de Corfou, dites : « Ginette coulée », crie le commandant.

- Le chiffre, demande le matelot.
 - Envoyez en clair, pas le temps de chiffrer.
- Les deux canots mis à la mer se dirigent vers l'endroit où s'évanouit la fumée.